



Catherine de Charrière de Sévery et Gibbon : une amitié choisie

Sylvie Moret Petrini

Que Gibbon ait été un proche de la famille de Charrière de Sévery est un fait bien connu. Ses liens amicaux, voire même paternels, avec Wilhelm (1767-1836), fils de cette famille de l'aristocratie lausannoise, ont fait l'objet d'une étude récente bien documentée¹. Ils se sont traduits par le vif désir de Gibbon de voir son jeune protégé l'accompagner en Angleterre, un projet réalisé entre les mois de juillet 1787 et juillet 1788, puis par la relation privilégiée qui les liera jusqu'à la mort de l'historien. C'est le versant féminin de sa relation avec cette famille qui est ici questionnée autour de Catherine de Charrière de Sévery (1741-1796, [fig. 1]), figure de proue de la sociabilité lausannoise, membre active des salons les plus en vue de la ville, femme cultivée et grande lectrice ainsi que, dans une moindre mesure, sa fille Angletine (1770-1848). Diaristes du quotidien et épistolières assidues, elles ont laissé dans les archives familiales de nombreux écrits personnels qui mettent en lumière les liens forts noués entre elles et Gibbon.

Dès l'âge de 10 ans, la jeune Catherine, fille de Benjamin de Chandieu et de Françoise de Montrond est, tout comme les jeunes gens appartenant à son milieu – mais avec une précocité qui rend compte du soin donné à son éducation –, familiarisée à la tenue d'un journal. Une pratique qu'elle transmettra à sa fille, laquelle reprenant le modèle maternel ouvrira son premier cahier au même âge. Journaux factuels destinés à prendre note essentiellement de leur intense vie sociale, ils résument avec une brièveté remarquable les rencontres du jour, ne laissant qu'une place ténue à la réflexion personnelle². Le titre « Journal

des dîners et des soupers » donné par Catherine au cahier qu'elle ouvre en 1786, rend compte de sa nature « comptable » et mémorielle. Mais tout laconiques qu'ils sont, ils n'en constituent pas moins des documents uniques et précieux pour traquer les méandres de la sociabilité lausannoise et sa valse continuelle des visites données et rendues. Ces rencontres s'inscrivent dans des pratiques propres aux élites nobiliaires et bourgeoises dont il a été montré qu'elles reposent sur des rituels de politesse et qu'elles visent à marquer la reconnaissance d'appartenance à un groupe³. Une sociabilité « lausannoise » – celle de la rue de Bourg⁴ – à laquelle Gibbon s'intègre lors de ses trois séjours à Lausanne. Et c'est dans le journal de l'historien, à la date du 15 novembre 1763, qu'il faut chercher la mention de la première rencontre entre lui et la jeune Catherine, alors âgée de 22 ans, laquelle n'a pas encore, à ce moment-là, convolé en justes noces avec Salomon de Charrière de Sévery (1724-1793, [fig. 2]), successivement gouverneur puis chambellan à la cour de Hesse-Cassel. Gibbon effectue alors son deuxième séjour à Lausanne. L'impression laissée par la gente féminine de la famille Chandieu est mitigée et la physionomie de Catherine jugée sévèrement :

J'ai passé l'après-midi chez Madame de Chandieu Villars qui ne possède point les agremens de son mari. Il y avoit peu de femmes. La famille des Chandieu ne commerce pas avec tout le monde. Cependant Madame Grand l'Angloise y étoit. Pourquoi n'est on pas consequent. Mademoiselle de Chandieu est belle, mais ses traits n'ont point d'ame.⁵

Fig. 1. Johann Heinrich Tischbein, *Portrait de Catherine de Charrière de Sévery*, huile sur toile, 48 x 37.5 cm, 1775. Inscription au dos de la toile : « Tischbein fecit. Hanau / 1775 / Catherine Louise Jaqueline de Charrière de Sévery, née de Chandieu / aet. ano 34 ». Collection privée.



Fig. 2. Johann Heinrich Tischbein (attr.), *Portrait de Salomon de Charrière de Sévery*, huile sur toile, 82 x 63 cm, [v. 1757]. Collection privée.

Cette rencontre en demi-teinte entre les deux jeunes gens ne laisse pas présager la familiarité que prendra leur relation à l'occasion du troisième séjour de Gibbon à Lausanne, à partir de l'année 1783. Malheureusement, le journal de Catherine, muet durant ces années, ne permet pas de repérer les traces des premières rencontres et de la construction progressive de leur intimité. Le premier témoignage qui atteste de cette relation est une lettre adressée par Gibbon à Catherine, qui se trouve à ce moment-là dans leur maison de campagne à Rolle, dans laquelle il lui fait part de son désir de rapprochement lui écrivant : « Dès mon arrivée à Lausanne j'ai vivement senti vos bontés et celles de M. de Sévery, et j'aspire à mériter l'honneur de votre amitié »⁶. Cette demande sera agréée ainsi que le révèle le journal, lequel reprend le 1^{er} janvier 1786. À partir de cette date, la fréquence de l'apparition du nom de l'historien anglais atteste de la place d'intime qui lui est accordée. Il y revient très régulièrement au côté d'autres familiers, tels que Philippe François Jacques de Saussure de Saint-Cierges⁷ et le Danois Seneca Otto von Falkenskiold



Fig. 3. Anonyme, *Portrait d'Angletine de Charrière de Sévery*, huile sur toile, 48 x 35 cm, [s.d.]. Collection privée.

(appelé familièrement Falk)⁸. Cette proximité qui s'est établie entre la famille de Sévery et l'historien se voit confirmer par les très nombreux billets – sur cartes à jouer – que Gibbon et son ami et logeur Jacques Georges Deyverdun leur adressent et que les archives familiales conservent par dizaines⁹. Plusieurs fois par semaine, Gibbon se rend au domicile des Sévery. Il converse, joue au tricet ou au loto, fait des lectures et « mange son lait » en leur compagnie. Il est assimilé aux membres de la famille, ainsi que le sous-entend Catherine lorsque, sous la date du 11 novembre 1786, elle consigne qu'elle a passé la soirée chez elle « en famille avec Falk et Gibbon », ou le mercredi 23 mai 1787, lorsqu'elle écrit : « passé la soirée chés nous, tranquillement, avec nos 3 hommes, Gibbon, St Cierge, Falck ».

Cette impression de proximité et d'intimité est encore renforcée par les commentaires que livre Catherine à l'occasion. Les dîners et rencontres avec Gibbon reçoivent des appréciations telles que « été très bien »¹⁰, « bien agréable-ment »¹¹ et même, à l'occasion du dîner que la famille de

Sévery prend chez Gibbon le 22 mai 1787 « le plus agréablement du monde »¹². Le contraste entre le bien-être ressenti en compagnie de l'historien et l'impression mitigée laissée par d'autres obligations que Catherine se voit contrainte d'honorer apparaît parfois de façon explicite : « Un charmant dîner de famille chès M. Gibbon de la a la redoutte, et de la a une fade journée chés ma tante de Chandieu »¹³. Parfois également, la plume de Catherine laisse entrevoir le véritable lien de confiance qui les lie. Ainsi, le 15 juillet 1787, consigne-t-elle dans son journal :

Arangé nos affaires pour partir, eu toutes les contrariétés possible, eu une soirée pour le prince avec Mme de Fl[euranges]. Un seul commerce, elle m'a dit qu'elle partoît le mardi : et m'a bien soulagé. J'ai conté le soir à Gibbon ses méchancetés.¹⁴

Cette place particulière attribuée à Gibbon est confirmée par le journal d'Angletine [fig. 3], un journal ouvert en 1781, malheureusement tenu de façon épisodique jusqu'en 1783 et ne reprenant que le 1^{er} janvier 1787. À ce moment-là, ses comptes rendus quotidiens mentionnent régulièrement celui qui est perçu comme un ami de la famille, signalant l'importance qu'elle lui accorde et le statut particulier qu'elle lui reconnaît. La mention « Mr Gibbon » laisse ainsi place très régulièrement au familier « Gib »¹⁵. Durant le mois d'octobre 1790, il est consigné non moins de 11 fois, une fréquence loin d'être inhabituelle et faisant de lui la personne qui apparaît la plus régulièrement dans le journal durant cette période. Mais la nature du journal d'Angletine ne permet pas d'aller au-delà du constat de la fréquence des rapports. Destiné lui aussi à prendre note des soirées et des personnes fréquentées, il ne s'ouvre que rarement à des commentaires plus nourris. À peine la maladie de son père Salomon y est-elle évoquée, tout comme son décès, le 28 janvier 1793, dévoilé non par des mots mais par un arrêt d'écriture durant une quinzaine de jours et commenté d'un pudique : « je saute les affreux tems qui se sont écoulées depuis ce moment & reprend au dimanche 10 février »¹⁶. Sous cette plume laconique, l'annonce du départ de Gibbon pour l'Angleterre en 1793 – que son frère Wilhelm [fig. 4] accompagne jusqu'à Francfort – se borne à ces quelques mots : « Mr Gibbon & W. sont partis ».¹⁷ Tout comme pour son père, le décès de l'ami intime, au début de l'année 1794, ne recevra qu'une brève – mais touchante – mention dans ce journal devenu de plus en plus succinct. S'il apparaît dès lors vain d'y chercher ses sentiments sur l'historien, même dans des circonstances particulières telles que les séparations et son décès, les écrits de Catherine sont plus riches sur ce sujet. Lorsque Gibbon rentre en Angleterre

en 1787 pour finir l'édition de l'ouvrage *The Decline and Fall of the Roman Empire*, Catherine ne cache pas la tristesse qu'elle ressent et écrit regretter Gibbon « excessivement »¹⁸. L'apparition tout en retenue de l'émotion suscitée par cette situation – qu'elle réserve au moment clé de son existence – renforce les mots eux-mêmes.

Son sentiment sur le départ de Gibbon vers l'Angleterre en mai 1793, alors qu'elle vient de perdre Salomon, sera encore plus explicite. Ce n'est toutefois pas à son journal qu'elle se confie, choisissant de s'épancher sur un feuillet sur lequel elle décrit par le menu le moment même de leur séparation, devenue depuis, par la mort de Gibbon, définitive :

Le vendredi matin 10^e Mai il [Gibbon] vint nous voir encore un moment, son carosse l'attendoit devant notre porte, ses adieux me furent bien cruels, je le suivis jusqu'embas,



Fig. 4. Johann Heinrich Tischbein (attr.), *Portrait de Wilhelm de Charrière de Sévery*, huile sur toile, 48 x 38 cm, [v. 1775]. Collection privée.

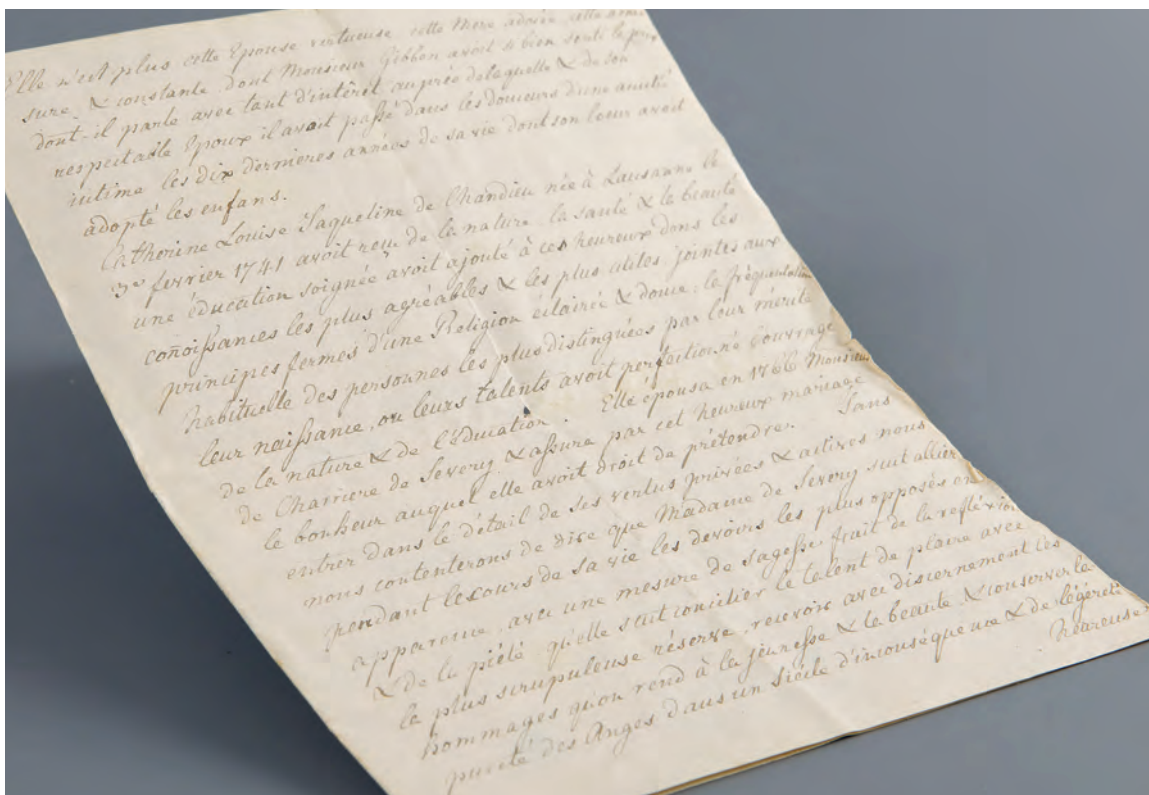


Fig. 5. Note biographique sur Catherine de Sévery rédigée par le ministre David Levade à la demande de Lord Sheffield pour être insérée en note dans les *Miscellaneous Works of Edward Gibbon* (Dublin, 1796, t. I, p. 277-278). ACV, cote P Gibbon 430.

il se retourna d'un air touché, et inquiet. Je lui fis signe de la main, sans savoir trop ce que je faisais ; il me regarda encore avec amitié, et continua son chemin vers la voiture, je remontai précipitamment à la fenêtre, et je le vis achever de monter en carrosse, et Vilhelm après lui ; voila le dernier instant où j'ai vu cet illustre ami, que de plans, de projets j'avois formé pour son retour, que de charmes je me promettois dans son comerce, il m'auroit consolée et auroit ramené mon cœur à un doux calme, ô mon cher ange ! ô mon ami, je vous ai perdu tout deux dans la même année ; qui m'eut dit que cette moitié de moi même, et cet ami, avec qui je passois ma vie, me seroient ravis tout deux dans un si court espace de tems ?¹⁹

Ces feuillets épars, destinés à recueillir ses pensées, constituent une troisième forme d'expression de soi – à côté du journal et de la correspondance – dont elle use à l'envi durant toute son existence. Vers la fin de sa vie, elle y laisse libre cours à sa mélancolie, comme le montre le passage cité. La perte de Gibbon se mélange intimement avec les sentiments suscités par le décès de son mari, ainsi qu'elle l'exprime dans ces lignes :

depuis que je t'ai perdu ame de ma vie, non seulement je n'ai plus goûté de plaisir, mais les calamités ont fondu sur ma tête, nous avons perdu notre pauvre Gibbon, notre recours, notre Conseil après toi ; qu'il a tristement fini ! puisse l'Etre Suprême avoir eu pitié de lui, et l'avoir recueilli dans son sein.²⁰

Comme en témoignent les mots choisis pour qualifier Gibbon dans ces textes à la frontière du mysticisme, l'amitié et la confiance paraissent bien avoir été les piliers de leur relation. Et l'attachement est réciproque ; Gibbon ne manque pas de l'assurer en retour des liens forts qui les unissent comme à l'occasion de son ultime voyage où, lui écrivant de Francfort au moment de la séparation avec Vilhelm, il lui confie : « mais je pense bien douloureusement que chaque tour de roue m'éloigne de Lausanne, et vous savez que mon jardin et ma bibliothèque ne sont pas les objets que j'y regrette le plus »²¹. Ces sentiments sont construits sur un respect mutuel qui repose sur une reconnaissance de leurs qualités intellectuelles réciproques comme le dévoilent par touche les commentaires de Gibbon à son sujet. Les femmes en général, mais les Lausannoises en particulier au premier rang desquelles se trouve Catherine, sont ainsi louées pour leur vivacité d'esprit, voire même, comme il le déclare, leur « supériorité intellectuelle »²². Mais pas seulement. Pour lui, la femme idéale est également tout à la fois amie sincère, parfaite maîtresse de maison, hôtesse accomplie et bonne éducatrice²³. Des qualités qu'il dit percevoir chez certaines femmes de son entourage et certainement Catherine [fig. 5], dont les archives rendent compte à la fois de son souci pour l'éducation de ses enfants, de son habileté à conduire sa maisonnée ainsi que de sa parfaite gestion des affaires du ménage²⁴. Catherine, elle, lit dans la personnalité de Gibbon, comme elle l'écrit à son fils Vilhelm, « sensibilité », « caractère énergique » et « force d'âme »²⁵ : des mérites que renforce le statut même de

l'historien anglais, lequel peut avoir contribué à ce désir de proximité. Entre les années 1768 et 1775, ainsi que le montre le journal, cette place particulière d'ami intime avait déjà été accordée par Catherine à une autre personnalité reconnue du microcosme lausannois – mais dont la célébrité dépassait là encore largement ce milieu – le médecin Samuel Auguste Tissot (1728-1797) (p. 316). La fréquence de leurs rencontres, mais aussi les termes choisis par Catherine pour qualifier les moments passés en sa compagnie – qui rappellent ceux dont elle se servira pour évoquer Gibbon à partir de 1786 – rendent compte de la grande proximité qui s'était établie entre eux à ce moment-là :

Nous avons été nous promener, après dîner fait encore des visites, puis passé la soirée chés M. Tissot agréablement, il nous avait invités par un billet charmant, souper chés nous. Lu, été si bien, ah que l'on se passe aisément de ses connaissances, lorsqu'elles ne sont que cela, et

point de véritables amis. Mon cher ami, et moi nous nous aimons nous avons dans le monde 3 ou 4 amis c'est bien assés ! M. Tissot est au premier rang.²⁶

Pour elle, les amis intimes prennent une place essentielle dans une gestion du temps destiné à la sociabilité dont elle n'est pas entièrement maîtresse. Tout comme ce fut le cas pour le médecin lausannois, dans sa relation avec Gibbon, le critère du choix apparaît essentiel. Dans cette soumission imposée par sa position sociale à l'entretien d'un dense réseau qui implique un rythme de rencontres soutenu et le maintien de relations souvent factices et obligées, se recentrer sur quelques amis intimes choisis avec soin apparaît comme un luxe dont Catherine a joui avec délectation. La personnalité de Gibbon et son statut lui ont ainsi ouvert les portes de cette famille et l'intimité de cette femme dont la personnalité – spirituelle et cultivée – exerça sur lui un attrait certain.

- 1 Voir Damiano Bardelli, « Gibbon cicérone : le séjour en Angleterre de Wilhelm de Sévery à travers sa correspondance et son journal de voyage (1787-1788) », *Études Lumières.Lausanne*, n° 5, juillet 2017, <<http://lumières.unil.ch/fiches/biblio/9418/>>.
- 2 Voir Danièle Tosato-Rigo, « Espace éducatif ou « chambre à soi » ? Les journaux de Catherine et Angletine de Charrière de Sévery », in Anne Coudreuse et Catriona Seth (éd.), *Le Temps des femmes : textes mémoriels des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 69-89. Le journal de Catherine a fait l'objet d'une analyse littéraire par Anne-Marie Lanz, « Les Journaux de Catherine de Charrière de Sévery. Émergence de l'expression du Moi au XVIII^e siècle », *RHV*, n° 118, 2010, p. 245-259.
- 3 Danièle Tosato-Rigo, « Papiers de famille et pratiques aristocratiques : le « trésor » des Charrière de Sévery », *RSAA*, n° 72, 3-4, p. 221.
- 4 Voir Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1.
- 5 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 147-148.
- 6 Lettre à Catherine de Sévery, 19 octobre 1784, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 9.
- 7 Philippe-François-Jacques de Saussure de Saint-Cierges (1727-1804), troisième baron de Bercher, officier en Hollande et membre du Conseil des LX à Lausanne (1771-1792), époux de Marie-Françoise-Jacqueline de Saussure (1739-1814).
- 8 Seneca Otto von Falkenskiold (1738-1820), général danois, qui avait été emprisonné dans son pays entre 1772 et 1776, accusé d'avoir agi à l'encontre du roi. À sa libération, il choisit de quitter le Danemark pour s'établir à Lausanne.
- 9 ACV, P Charrière de Sévery, B 104/5240-5293, cités par Damiano Bardelli, *Gibbon : cicérone et père. Le rapport entre Edward Gibbon et Wilhelm de Charrière de Sévery (1783-1794)*, mémoire de master, dir. prof. Béla Kapossy, Université de Lausanne, 2015, p. 30-31.
- 10 Journal de Catherine de Sévery, 15 octobre 1786, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 13.
- 11 *Id.*, 18 juin 1787.
- 12 *Id.*, 22 mai 1787.
- 13 *Id.*, 3 juillet 1787.
- 14 *Id.*, 15 juillet 1787.
- 15 Journal d'Angletine de Sévery, 1786-1827, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 33-34, 37 cahiers.
- 16 *Id.*, 28 janvier 1793, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 33.
- 17 *Id.*, 10 mai 1793.
- 18 Journal de Catherine de Sévery, 28 juillet 1787, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 13.
- 19 Note personnelle de Catherine de Sévery, [janvier 1794 ?], cote ACV, P Gibbon 432.
- 20 « Journal » rédigé à l'adresse de son mari décédé, [1793-1795], cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 15 (feuillets épars).
- 21 Lettre de Gibbon à Catherine de Sévery, 20 mai 1793, citée dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 27.
- 22 Patricia B. Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian, 1772-1794*, Baltimore ; London, The Johns Hopkins University Press, 1989, p. 220-221.
- 23 Lettre de Gibbon à Lady Sheffield, 22 octobre 1784, citée par Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 15.
- 24 Les nombreux livres de comptes rédigés de la main de Catherine, ainsi que son implication dans la gestion de la maisonnée ont été étudiés par Maïla Kocher Girinshuti, « « Une femme qui entend à diriger son ménage est plus considérée dans sa maison ». À propos du rôle social de maîtresse de maison (Suisse romande, 1750-1830) », in Emmanuelle Berthiaud (dir.), *Paroles de femmes. Rôles et images de soi dans les écrits personnels, Europe XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Le Manuscrit, 2017, p. 67-86.
- 25 Lettre de Catherine de Sévery à son fils Wilhelm, citée dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 55.
- 26 Journal de Catherine de Sévery, 14 décembre 1773, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 12.